

cées, envahies ; quand les hordes de l'ennemi souillent notre sol ; je le comprends ! mais à une telle distance, dans une expédition ou plutôt dans une aventure qui semblait vaine, verser son sang, donner sa vie, sans espoir fondé, sans utilité, sans but !... Était-ce là aimer, servir la France?... N'en doutez pas, mes Frères, le mobile qui a guidé ses pas, soutenu sa valeur, c'était la pensée d'être utile à la France en combattant son ennemi séculaire, toujours arrogant et toujours redoutable ; c'était la pensée d'honorer la France en montrant que, même au déclin de ce siècle marqué pour elle de tant d'affaissements et de défaillances, il lui reste encore un sang généreux dans les veines, une vaillance indomptable au cœur, un glaive de justice à la main ! « Je suis ici « bien loin de la France, écrivait-il à la date du 1<sup>er</sup> mars dernier, « mais je sens que je la sers pourtant efficacement, je n'ai jamais « eu d'autre ambition. »

« Je resterais incomplet, mes Frères, et c'est une partie essentielle qui manquerait à cet éloge, si je n'interrogeais, en finissant, l'âme de ce vaillant, pour lui demander à quelle source il a puisé l'inspiration de tant d'héroïsme. Sa réponse sera celle de Bossuet : « C'est Dieu qui fait les guerriers. »

« Une presse sans scrupule avait répandu la nouvelle qu'il ne voulait point de service religieux après sa mort. Les tenants de l'incrédulité s'apprétaient à le revendiquer fièrement : un héros sans religion, surtout un héros de cette trempe, quel triomphe pour eux ! Comme si l'héroïsme véritable pouvait se soutenir sans être appuyé sur une croyance, vivifié par la perspective de nos immortelles destinées ! Comme si l'antiquité païenne elle-même n'avait démontré que seul le culte de la divinité crée les patriotes !

« Le colonel de Villebois-Mareuil avait vu son enfance s'écouler sur une terre où la fidélité à Dieu avait engendré des légions de martyrs ; son âme s'y était imprégnée de convictions vives, ardentes, raisonnées ; il ne devait jamais les trahir. Ce qu'il écrivait naguère avait été la règle constante de sa vie : « Un soldat « reste toujours très près de Dieu. » Qui de vous n'a lu dans les feuilles publiques ce trait touchant ? Le jour même de son départ le colonel se rendit au presbytère de Saint-François-de-Sales, à Paris, et, abordant le vénéré pasteur : « Excusez, Monsieur le Curé, lui dit-il, cette importunité, mais je pars dans quelques instants pour le Transvaal. Comme je ne sais pas quelles sont les ressources religieuses de ce pays-là et que je suis catholique, je viens vous prier de me confesser. »

« A ce trait, je veux en ajouter un autre plus expressif, plus